

Pornographie de la souffrance

Lucie Ledoux

Numéro 149, avril 2016

Cataclysmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81213ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ledoux, L. (2016). Pornographie de la souffrance. *Moebius*, (149), 71–76.

LUCIE LEDOUX

Pornographie de la souffrance

Ma souffrance, regardez ma souffrance.
Christine Angot, *L'usage de la vie*

Tu m'emmerdes avec ta souffrance.
Marie L., *Confessée*

J'ai longtemps été folle. Pendant trois mois j'ai été enfermée en psychiatrie. Trois mois durant lesquels mon cerveau a entamé un processus de faillite. J'étais réellement atteinte, je ne me faisais pas d'illusion. Les tests des psychiatres s'avéraient positifs. J'étais attachée. Pas les premières fois, mais à force de colères répétées. Je ne me reconnaissais plus. J'ai été enfermée dans un hôpital psychiatrique pendant trois mois exactement. Seulement, cette histoire n'était pas la mienne. Ce n'était pas moi. Pourtant, dès qu'ils me voyaient, ils le disaient : voilà, c'est ton histoire. C'est toi. Rien, depuis, n'a été pareil. Rien. Même le passé a été redéfini. J'étais, je suis, et je serai pour toujours, une folle. Officiellement je veux dire. Moi, je le savais depuis longtemps, mais eux, ils venaient de l'apprendre. Est-ce pire être fou pour soi seul ou être reconnu comme fou par les autres ? Je ne sais pas, je pose la question. C'est impossible de réfléchir ici. Impossible de réfléchir quand on n'est pas soi-même. C'est à cause du sang qu'on m'a enfermée. Ça, je le sais avec certitude. Quand je me suis tailladé les veines (j'en parlerai après). Cette chose, je ne l'ai pas faite avec plaisir. Je devais le faire. Mais quand, dans la salle de bain immaculée, j'ai vu le sang gicler, j'ai su que cela me ferait un bien indescriptible. Je me saignais. Je me saignais pour elle. Je ne voulais pas mourir, je voulais simplement lui prouver mon amour.

Mais les psychiatres n'ont rien voulu entendre. Ils n'ont pas compris que le jet rouge du sang sur le miroir et sur les murs blancs était la marque de mon amour pour elle. C'était le sang qui nous liait elle et moi. Tout simplement. Rien d'autre. Mais eux ils n'ont vu que le sang rouge sur les murs blancs. Ils n'ont vu que mon plaisir d'observer ce contraste de couleurs : blanc sur rouge, rouge sur blanc. Tout fout le camp. Pourtant, ce sang à l'intérieur de moi, il se régénère constamment, alors, pourquoi tant de panique ? Je me posais cette question pendant que le sang éclaboussait tout sur son passage. Et puis, une autre question jaillissait de mon cerveau malade : comment faire pour stopper la progression ? Tout ce liquide rouge qui gicle de moi, de mes veines, de mon cerveau ou de mes parties intimes, comment faire pour arrêter ce tsunami de sang ? (Un jour, j'ai vu ma vie partir dans la cuvette. Lorsque j'ai tiré la chasse, elle s'est enfuie à jamais.) Mais je ne veux pas parler de ça. Je ne veux pas. Je ne veux plus parler du sang ni de la crasse, plutôt m'enfuir en courant au risque de laisser paraître ma peur. Bien sûr, je sais que je vais finir par en parler puisque je suis ici spécifiquement pour cela. Parler, parler, sortir hors de soi la crasse, le dégueulasse, le vomi. Faire traverser les mots informes qui logent dans ma tête, qu'ils passent par le canal de la pensée puis par celui de la bouche et les entendre. Mais entendre mes mots signifie les revivre. C'est ça le pire : quand je parle, quand je dis la crasse, quand je nomme l'univers qui se terre à l'intérieur de moi, il revit aussitôt. Je ne sais pas pourquoi les mots ne gardent pas le statut qu'ils devraient toujours avoir : celui de signifiants doublés de signifiés. Une table, c'est un mot qui désigne une chose carrée ou ronde qui possède quatre pattes, qui sert de surface pour y déposer des objets et que l'on désigne arbitrairement par le signifiant « table ». Point à la ligne. Pourquoi faut-il que derrière chaque mot se cache un million d'émotions et de souvenirs ? Et des souvenirs, je n'en veux pas. Je n'en veux plus. Quand ma mère est morte, mon père est devenu une bête sauvage. Nous étions comme un vieux couple, nous partageons tout : la crasse, la honte, la mort, l'abject. Mais pas le sang. Le sang, c'est avec ma mère que je le partageais. Avec elle : le sang et le vomi. Avec lui : la honte et la crasse. J'allais dans sa

chambre lorsqu'il dormait, ça me prenait tout mon courage, même s'il m'avait accordé la permission de poser ce geste qui consistait à fouiller dans ses poches de pantalon pour y prendre de l'argent pendant qu'il dormait. Le geste était difficile à faire. Les lieux étaient pénibles à supporter. Je devais d'abord ouvrir la porte de sa chambre et affronter l'odeur abjecte qui y régnait. Depuis la mort de ma mère, il avait cessé de se laver, arrêté de parler et de rire; il était devenu un être répugnant qui grognait, une bête monstrueuse, un cataclysme ambulante. Il avait cessé d'acheter de la nourriture pour remplir le réfrigérateur, m'obligeant à garder l'argent que je lui volais pour payer mes billets d'autobus ou m'acheter ne serait-ce qu'une pomme à l'heure du dîner à l'école. Mes amies croyaient que je voulais surveiller ma ligne alors qu'en réalité je n'avais pas besoin de manger puisque j'étais déjà morte. Mais uniquement de l'intérieur et sans que personne le sache, car de l'extérieur rien n'était visible. J'avais l'air normal. Mais la mort avait bel et bien pris à l'intérieur : comme une mayonnaise, tous les ingrédients étaient bien amalgamés. Je suis désolée de parler de ça. J'aimerais mieux parler d'autre chose, croyez-moi. Malheureusement, ce n'est que la crasse qui parvient à occuper mon esprit. Elle m'habite, je ne peux rien faire pour m'en débarrasser à part peut-être parler. Et ce n'est que lorsque je suis ici avec vous que j'arrive à en parler, et dans cette position : allongée sur le divan. Pendant des années je me suis pratiquée : je me suis allongée avec qui le voulait bien, où il le voulait bien. Je me réveillais dans un appartement inconnu, dans les bras d'un étranger. À deux ou à trois, sans trop savoir qui était qui, peu importait ! Je ne voulais pas rentrer seule chez moi. C'est tout. Enfin, c'est une façon de parler, parce qu'en réalité ce que je voulais c'était vivre l'abject, attraper la mort. Je voulais – désolée – attraper le sida. Ou un bébé. Je ne prenais jamais de précautions. Je voulais qu'on me laisse quelque chose. Peu importe quoi, je ne voulais pas rentrer seule. Pendant des années j'ai fait cette chose incroyable sans jamais rien attraper. Rien. Pas même une petite égratignure. Je rêvais pourtant qu'on contamine mon sang. Sérieusement. Quel soulagement ç'aurait été ! Désolée. Je suis vraiment désolée. Je peux difficilement parler d'autre chose. Je faisais des

fellations à répétitions. Le but : provoquer une envie de vomir, et immédiatement la réprimer. J'ai fait cela pendant des années. Même chose avec l'alcool que je prenais jusqu'à ce que je sente le besoin de régurgiter. Mon plaisir, je le prenais dans cet acte ultime de ravalement. Provoquer puis retenir le flot de vomi jusqu'à ce que mort s'ensuive, voilà à quoi pourrait se résumer l'histoire de ma vie. Deux trous : un pour accueillir le vomi, l'autre pour le sida. Mais je suis désolée de parler de ça ici, allongée sur ce beau divan bleu sur lequel certainement personne n'a jamais vomi ni fait de fellation. Je pourrais parler d'avenir à la place, non ? Parler de belles choses, de ce qu'on laisse à nos enfants et à nos amis en héritage, cesser d'être dans le passé, arrêter de chercher à déterrer les vieux squelettes. Le passé est passé. On doit plutôt s'attacher au présent et regarder droit devant soi comme un bon petit soldat. Je pourrais vous parler de belles choses plutôt que de vous parler d'un passé dégueulasse qui risque de rejaillir sur tout le monde et de marquer à jamais ceux qui s'en approchent d'un peu trop près. Par exemple, je pourrais parler du doctorat que je rédige. Un doctorat en littérature. La preuve que je ne suis pas une idiote. Ni une folle. Je vais dans des colloques spécialisés, je parle de littérature à des littérateurs : Foucault à New York, féminisme américain en Belgique, auteurs français contemporains à Vancouver. J'écris des textes savants qui sont publiés. Des comptes rendus de lecture dans différentes revues, des articles en ligne, d'autres sur papier. Je fais mon chemin dans ce monde d'universitaires ; je suis l'une des leurs. Voyez : je suis quelqu'un qui a réussi. Une amie m'a déjà dit : tu étudies toujours des sujets scabreux et tout ce que tu écris finit mal, c'est dommage puisque ce n'est pas ça dans ta vie, tu es quelqu'un d'heureux, entouré de belles choses, tu es une personne douce, aimante et riieuse. Ah oui ? Ah bon ! Je suis heureuse... Que quelqu'un ait cette perception de moi m'étonne. Il est vrai que je ne suis pas malheureuse, il est vrai même que je suis heureuse. Mais moi seule connaît la valeur de cette chose qui est dans ma vie depuis peu : le bonheur. Entre, disons une échelle de 0 à 10, à combien évalues-tu ton bonheur ? m'a demandé la même amie plus si sûre après tout de son diagnostic. Comment quantifier ? Le bonheur,

sur une échelle de 0 à 10, vous le mettez où, vous? Moi, je n'ai pas su.

Quand je me retrouvais chez des inconnus en train de faire des fellations en espérant arriver à bien réprimer mes haut-le-cœur, mon bonheur était dans le calcul: de 0 à 10 où se situe mon envie de vomir en ce moment? Je côtoyais avec plaisir le même sentiment d'abjection que lorsque je vivais chez mon père. Je ressentais le même goût âcre dans la bouche que lorsque je me retrouvais dans sa chambre pendant qu'il dormait ou faisait semblant de dormir, jouissant peut-être à l'idée que j'allais bientôt avoir ma main dans son pantalon qui était vide de son sexe. Cet homme, cette bête sauvage qui me mettait à la porte en vociférant, le majeur en l'air: *son of a bitch, enfant de chienne, va-t-en, calice de putain de chienne à Jacques de barreau de chaise!* De cette suite de syntagmes, le barreau de chaise résonnait dans ma tête. Je ne savais pas quoi en faire. Je ne voyais pas comment il pouvait s'imbriquer dans cette suite obscène. Mon père s'appelait Jacques, alors je comprenais bien que j'étais sa chienne, l'enfant d'une pute, mais le barreau de chaise, désolée de vous parler de ça, mais le barreau de chaise, c'est dans mon cul qu'il venait se planter au moment même où je glissais ma main dans sa poche pour toucher l'enflure dure et payante afin d'y prendre un peu d'argent qui me servirait à vivre pendant au moins quelques jours, une semaine si j'étais chanceuse. Pendant ce temps, lui, glissait sa main dans son large caleçon souillé et se grattait les parties génitales qui étaient molles et pendantes. Il ne se lavait plus depuis des années, l'ai-je dit? Je dois absolument vous préparer à ce qui suit. Ces mots: «il ne se lavait plus depuis des années» n'évoquent pas nécessairement l'extrême qu'ils contiennent vous savez. Allez-vous comprendre exactement ce que cela signifie? Ses sous-vêtements – désolée, je suis tellement désolée de parler de ça – étaient tachés de plusieurs mois d'urine et de matières fécales. Sur le bol de toilette, une trace brune à jamais marquait l'emplacement de son derrière. Et, pour moi, dorénavant, tous les bols de toilette sont marqués. (Une fois, il n'y avait plus de papier de toilette. Mon père a pris une serviette qui servait à s'essuyer le visage et en a

fait un autre usage avant de la remettre à sa place sur le crochet. Elle était brune, donc pour la couleur, il n'y avait pas de souci.) D'ailleurs, moi-même qui suis aujourd'hui une femme respectable, j'ai déjà tenté plusieurs fois l'expérience de la crasse. Cette fois-ci, je fais l'expérience de la crasse, mais dans l'écriture: je raconte ma vie intime, ma vie *auto-porno-vomi-graphique*. J'injecte cette vie crasseuse dans la littérature, je l'esthétise. Je grave une épigraphe sur une pierre tombale: la mienne. Le doctorat que je rédige est aussi une épitaphe, c'est une très longue inscription funéraire qui raconte ce qu'a été ma vie, et qui a pour objet la pornographie. Mais vous, vous qui savez tout, dites-moi, pourquoi ai-je tant besoin de livrer ce témoignage pornographique? Est-ce parce que je veux inscrire dans l'écriture une tension particulière, dire un lieu où s'est un jour ouvert pour moi tout un champ de possibles? Ou est-ce que livrer ce témoignage impossible signifie être absente à moi-même? Témoigner de la souffrance, est-ce inconvenant?